Tsars et tsarines

Michel Vergé-Franceschi
Anna Gnedina-Moretti

Tsars et tsarines

D'YVAN LE TERRIBLE À NICOLAS II

PASSÉS/COMPOSÉS

ISBN : 979-10-404-0683-9
Dépôt légal – 1re édition :
© Passés composés / Terre Neuve Éditeurs, 2026
5, allée de la 2e DB, 75015 Paris

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris) l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

À Lucien, Jean et Anastasia Moretti

« Si je vivais deux cents ans, toute l'Europe serait assujettie au sceptre russe. »

Catherine II à Grimm, 1788.

« La France est semblable à un bateau que la tempête chasse sur des mers inconnues et que les vents tourmentent. »

Jacques Delille (1738-1813)
de l'Académie française.

Sommaire

Introduction 13

Chapitre 1. Le premier Tsar russe,
Ivan le Terrible (1530-1584) 19

Chapitre 2. L'époque de Boris Godounov (1555-1605) 43

Chapitre 3. La lente arrivée des Romanov sur le trône
(1613) 67

Chapitre 4. Pierre le Grand
(1672-1725) 85

Chapitre 5. Deux tsarines de transition :
une paysanne illettrée et une veuve sans enfants 105

Chapitre 6. Élisabeth I^re^ (1740-1762),
une méchante fée 121

Chapitre 7. Catherine la Grande (1762-1775),
régicide ou philosophe ? 145

Chapitre 8. Catherine II (1775-1796),
la nouvelle Cléopâtre 175

Chapitre 9. Le tsar face à Napoléon Bonaparte
(1796-1807) 203

Chapitre 10. Le tsar victorieux de Napoléon
(1807-1814) 225

Chapitre 11. De la répression à la liberté
(1825-1861) 251

Chapitre 12. De la liberté à la mort
(1861-1881)..... 279

Épilogue. Alexandre III, réactionnaire et nationaliste..... 309
Notes..... 343
Sources et bibliographie..... 369

Introduction

Évoquer la Russie auprès d'un Occidental, c'est faire songer au froid sibérien, au climat polaire ou subarctique, aux calottes glaciaires permanentes lorsqu'elles sont le plus proche du pôle Nord ou de l'océan Arctique. Ce climat rude et particulièrement hostile a sans doute contribué à forger le corps solide et robuste des Russes et ce qu'il est coutume d'appeler l'« âme slave », l'« esprit russe » d'où deux images, diffusées de par le vaste monde : un peuple où le Cosaque boit de la vodka (pour se réchauffer, résister et se donner une impression, réelle mais passagère, de chaleur) et un peuple qui croit, presque superstitieusement, en la venue d'un royaume de Dieu, attente messianique très enracinée dans la culture populaire, affirme Nicolas Berdiaev, parmi beaucoup d'autres auteurs. Le corps a besoin d'échapper au froid, l'âme de s'évader loin de l'hostilité géographique du pays afin d'échapper à la tristesse irrésistible de la réalité russe et d'atteindre une réalité idéale. Dans les deux cas, le corps et l'esprit cherchent tous deux à se réchauffer.

Évoquer la Russie, c'est faire songer aux peaux de bêtes chassées dans la taïga, l'immense forêt de résineux, pins et sapins de haute futaie, magnifiques mais plus utiles pour construire des mâts de navires que des coques de vaisseaux, de préférence en chêne ; immense forêt de mélèzes et de bouleaux dominée par les conifères car le chêne n'y vient pas avant d'atteindre des régions moins septentrionales où les arbres à feuilles caduques supplantent peu à peu ceux à épines persistantes. La Russie, c'est la forêt blanche couverte de flocons ; la neige immaculée ; les lacs gelés et les chiens de traîneaux haletant à vive allure et dégageant une chaude haleine face à un air pur mais glacial. Ces chiens, parfois

des chevaux, tireront aussi bien les quatorze traîneaux de la tsarine Catherine II, en route vers la Crimée, que celui, plus modeste, de l'Ajaccien Charles-André Pozzo di Borgo[1], colonel et diplomate au service du tsar Alexandre I^er^, en train de parcourir de longs espaces enneigés pour aller détacher de Napoléon le mari de Désirée Clary, Bernadotte, devenu roi de Suède.

En dehors de l'importation de cuir, de fourrures et de certains bois de Moscovie, la Russie demeura longtemps un monde pratiquement inconnu des masses européennes, alors que les tsars portaient sur l'Occident un double regard. Pour Kiev, Moscou ou Saint-Pétersbourg[2], l'Occident offrait une double image : répulsion/séduction. Répulsion, parce que l'Église russe était orthodoxe, et les voisins les plus encombrants de la Russie, catholiques (la Pologne, l'Autriche) ou protestants (la Suède). Séduction, parce que la modernité de l'Occident séduisit très tôt la Russie. Longtemps après le mariage d'Anne de Kiev avec un Capétien au Moyen Âge, on était toujours à l'affût de ce qui pouvait se passer ailleurs : à l'Ouest, rien de nouveau ?

On savait à Moscou que Henri VIII Tudor voulait créer une marine de guerre – la *Royal Navy* – et qu'il venait de fonder en 1509 Portsmouth et Plymouth. On savait que, par crainte de ce dernier, François I^er^ érigeait en 1517 à l'embouchure de la Seine le port du Havre, sous le nom de Françoise-de-Grâce, afin d'éviter un *remake* des opérations vikings lors de leur remontée de la Seine jusqu'à Paris, en 911, qui avaient contraint Charles III le Simple de céder la Normandie, au traité de Saint-Clair-sur-Epte. Se sentant sans doute « exclu du partage du monde », comme François I^er^ face à Charles Quint, le premier des tsars Ivan Grozny (c'est-à-dire « le Redoutable », devenu, suite à une mauvaise traduction, « le Terrible ») créa le port d'Arkhangelsk[3] en 1584, preuve que le prétendu *barbare* partageait les préoccupations des souverains les plus civilisés d'Europe (Henri VIII, Charles Quint, François I^er^) quant à la nécessaire ouverture de son pays vers des mers occidentales, libres de glaces un nombre de mois un peu plus grand qu'au nord et à l'est de la Sibérie.

Cette création d'Arkhangelsk, peu après celles de Plymouth, de Portsmouth et du Havre, témoignait de la volonté russe de trafiquer

(commercer) par le Nord avec cet Occident, lointain certes, mais devenu ô combien opulent depuis l'arrivée massive des métaux précieux (or et argent) *via* la péninsule Ibérique (Cadix, Séville), depuis la découverte de Colomb[4]. Empire terrestre et ultracontinental, cerné par les glaces, bloqué par la banquise une longue partie de l'année, la Russie n'a cessé tout au long de son histoire de vouloir prendre sa légitime part au grand concert des Nations. Pour cela, la mer était une nécessité : la Baltique certes, où les Russes ont utilisé des galères à rames jusqu'en 1830, alors que Louis XV avait supprimé les siennes dès 1748 ; mais la Méditerranée surtout, une mer chaude et salée, productrice d'un sel nécessaire à la conservation des poissons qui, eux, préfèrent les eaux froides. Résultat, ce fut vers la Méditerranée que se portèrent les yeux du public en 1856, lorsque la *Sémillante* fit naufrage dans les bouches de Bonifacio, faisant 800 morts, au tout début de la guerre de Crimée[5].

Monde lointain, la Russie parut de plus en plus proche aux Occidentaux grâce au Transsibérien achevé en 1916 et aux emprunts russes contractés par les uns et consentis par les autres, à partir de 1888. Monde lointain, mais de plus en plus proche, grâce à l'Alliance franco-russe, élaborée dans les années 1891-1894, puis à la Triple-Entente (Russie, France, Royaume-Uni) à partir de 1907. Puissance alliée en 1914-1917, puissance plus qu'utile aux Alliés en 1940-1945, la Russie de l'ex-guerre froide, de l'ex-Union soviétique, de l'après-chute du mur de Berlin, semble éternellement déchirée entre deux horizons opposés : l'Occident et l'Orient. Illusion historique ? Héritage religieux ? Ou réalité géographique ?

Pour devenir l'empereur d'une grande puissance, réputée jusqu'alors quelque peu barbare, il fallait appliquer les principes développés par le cardinal de Richelieu dans son *Testament politique*, écrit vers 1626 et publié seulement en 1688 : « Qui veut dominer la terre, doit dominer la mer. »[6] À partir de Brest, Toulon, Rochefort, Barcelone ou Londres, dominer la mer n'est déjà pas facile. Dans l'immensité russe, la chose peut apparaître comme une gageure. Au nord, l'océan glacial arctique, avec ses 14 millions de kilomètres carrés, s'impose comme un monde hostile. Qu'il soit le plus petit des océans importe peu. L'essentiel, c'est qu'il recouvre l'ensemble de

l'espace géographique qui s'étend du pôle Nord (inconnu jusqu'en 1900) jusqu'aux régions septentrionales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. Certes, il communique avec le nord de l'océan Atlantique et il est en contact avec le Pacifique, mais la découverte de la mer de Barents, aux confins de la Laponie, doit son nom au navigateur néerlandais Willem Barents mort quasiment un siècle après Colomb[7]. Le détroit de Béring doit le sien au Danois Viutus Béring, qui n'a traversé le détroit qu'en 1728. Quant au détroit de Fram qui sépare le Groenland de l'archipel du Svalbard, il doit son nom au navire polaire *Fram* qui ne le découvrit qu'en 1912. C'est dire combien l'isolement géographique de la Russie a été long ! L'immensité russe fut et resta longtemps un monde enclavé, emprisonné pendant de très longs mois d'hiver par les glaces de la banquise, le gel des embouchures des fleuves, puis par la *raspoutitsa* printanière au cours de laquelle la fonte des neiges transforme les plaines de Russie, de Biélorussie et d'Ukraine en une sorte de mer de boue qui revient lors des grosses pluies d'automne.

Tsars et tsarines ont toujours eu par conséquent un ennemi à combattre : la nature où le sud de la banquise n'offre qu'un paysage désolé de toundra, faite de mousse et de lichens, où les graminées éparses sont plus nombreuses que les rares arbrisseaux. Ivan IV, Pierre le Grand[8], Catherine II eurent donc tous le même raisonnement que François I^er^ en 1515 face aux Ibériques. Le tsar voulut avoir, lui aussi, sa part de soleil. Après tout, les Anglais étaient à Gibraltar depuis 1704 sans autre légitimité que celle de la force. En 1707, ils prirent Minorque, et le traité d'Utrecht leur en confirma même la possession en 1713. Fort de cet exemple, Pierre le Grand ne pouvait qu'aspirer à atteindre la mer Noire et à prendre la Crimée, ce « petit paradis » que Potemkine voudrait un jour offrir à sa maîtresse et sans doute épouse, Catherine II, la nouvelle Cléopâtre. Elle le ferait Sérénissime prince de Tauride, remettant ainsi à l'honneur ce vieux nom grec qui plonge ses racines dans l'Antiquité, celle de la Méditerranée, berceau des civilisations égyptienne, grecque et romaine, et des trois religions du Livre (Ancien Testament, Coran, Nouveau Testament).

Une mer fascinante, matrice du monde. Une mer autrefois phocéenne, carthaginoise ou étrusque, devenue génoise, vénitienne,

pisane ou aragonaise. Une mer provençale, puis française, marseillaise et toulonnaise ; mais jamais russe. Une mer ottomane. Une mer plus musulmane que barbaresque. Mais jamais orthodoxe alors que Moscou voulait être la « Troisième Rome » et que l'orthodoxie se voulait l'héritière la plus pure du christianisme *via* Byzance. Une mer salée qui exporte son sel vers le Nord, mais une mer lumineuse de soleil qui n'en exporte pas les rayons. Bref, un espace comme interdit aux Russes comme condamnés (par qui ?) à être confinés (pourquoi ?) sur les bords de l'océan glacial arctique, alors qu'ils rêvaient, eux aussi, d'avoir « une place au soleil » au point que les Youssoupov auraient un jour un palais en Crimée, tout près de Yalta, transformé aujourd'hui en sanatorium, en raison de la douceur du climat et de la qualité de l'air, seuls capables de rétablir des santés ruinées par le froid qui nécessite de boire des alcools violents pour se donner une illusion de chaleur.

François I[er] dit un jour à l'ambassadeur d'Espagne M. de Requessens, présent à sa cour, qu'il voudrait bien voir le « Testament d'Adam » qui aurait partagé la planète entre les Espagnols (aux Indes occidentales) et les Portugais (aux Indes orientales) en omettant le royaume de France. Les premiers s'arrogeaient le droit de coloniser les Amériques et ses terres chaudes (Mexique, Pérou, Chili). Les seconds se plaisaient aux Indes (Calicut). Les rois de France n'étaient-ils condamnés qu'à n'être que des « rois de Bourges » ? Les Russes eurent le même raisonnement. Arkhangelsk, fondé sous Ivan le Terrible en 1584, c'est bien. Saint-Pétersbourg, fondé sous Pierre le Grand en 1703, c'est très bien. Mais Odessa[9], Sébastopol[10], Kherson, fondés sous Catherine II, n'était-ce pas mieux ? En ces temps où la géographie seule dictait ses droits à l'Histoire, atteindre la Méditerranée n'était-il pas une priorité ? Il est évident que vouloir supprimer l'indépendance de l'Ukraine, pays démocratique, choque autant aujourd'hui les esprits que vouloir supprimer l'État démocratique d'Israël pour permettre aux Palestiniens « d'aller jusqu'à la mer ». « La mer, toujours recommencée. » Tout se passe un peu comme si tout un chacun – juif, chrétien ou musulman – continuait à vouloir voir le Testament d'Adam.

CHAPITRE 1

Le premier Tsar russe, Ivan le Terrible (1530-1584)

> « Les tsars doivent toujours être prudents, et comment ! [...] Pour leurs serviteurs, pour les bons, la compassion, la douceur et la paix ; mais pour les mauvais, la cruauté et la souffrance ! Mais s'il n'en est pas capable, le roi, alors, il n'est pas roi ; il n'est rien ! Il est la honte et honte à lui. »
>
> Ivan IV au prince André Kourbski

La Russie d'aujourd'hui, nous la voyons quasiment au quotidien grâce à des cartes projetées sur des écrans d'ordinateurs ou de postes de télévision. C'est une Fédération d'États qui se présente comme un espace géographique qui va des frontières de l'Europe occidentale jusqu'à Vladivostok à l'est. Elle est le plus vaste État fédéral de la planète. 80 % de son territoire s'étend sur l'Asie du Nord, les 20 % restants, sur l'Europe. Mais la Russie des Temps Anciens, c'était autre chose. Celle du premier tsar, Ivan le Terrible, n'avait pas une superficie de 17 millions de kilomètres carrés comme de nos jours. Au Moyen Âge, on parlait de Rus' de Kiev, fondé en 862, un siècle avant Hugues Capet. C'est ce qui fait de la Russie « un pays de vieille culture » (Berdaiev), ce dont personne n'a jamais douté[1], ne serait-ce qu'à travers le rayonnement mondial de sa littérature. On parlait de grande-principauté de Moscou en 1283, douze ans après la mort de saint Louis. On ne peut évoquer le tsarat de Russie qu'à partir de 1547, année de la mort de François I^er^ et d'Henri VIII. Nous venons d'évoquer l'océan glacial arctique, mais il resta longtemps inconnu, de même la Sibérie que la Russie n'avait encore ni prise ni colonisée. Il faut bien se rappeler qu'en 1762, la tsarine Élisabeth I^re^ régnait sur

un empire qui ne comptait que 19 millions d'habitants. La France en comptait 22 ou 24. Et même Catherine II, en 1796, ne légua à son fils Paul I[er] que 37 millions de sujets.

Notre introduction évoque l'immensité russe, comme si ce futur empire des tsars avait existé de toute éternité. C'est un peu une image, un peu comme si nous parlions d'hexagone pour la France de Louis XI – ce qui serait un terrible anachronisme –, le roi de France n'ayant acquis la Provence qu'en 1482, la Bretagne qu'en 1532, Calais encore plus tard, en 1558, tout comme la Navarre (1589), l'Alsace (1648), le Roussillon (1659), Dunkerque (1662), Lille (1668), la Franche-Comté (1678), la Lorraine (1766), la Corse (1769), la Savoie (1860) ou le comté de Nice (1860). Les tsars et tsarines n'ont pas toujours régné sur un pays aux frontières bien délimitées. Ils l'ont d'abord construit. Seules les îles (la Grande-Bretagne) ont des frontières naturelles. L'histoire de la Russie est donc celle d'un long cheminement fait de Slaves et de Tatars, au contact de la Petite et de la Grande Horde mongoles, fait de barbarie (prétendue russe) et de charme (celui de l'âme slave), fait de paysages (les steppes) et d'édifices (les coupoles et bulbes d'or), de gens (avec leur accent), leur art (les icônes) et la force de leur foi (l'orthodoxie).

Boris Youssoupov, la tentation de la France

Outre les noms de quelques écrivains célébrissimes (Tolstoï, Dostoïevski, Gogol), deux autres patronymes traversent l'histoire russe au point d'être connus de tout un chacun : Romanov, Youssoupov. Ce dernier fut porté par celui[2] qui tua Raspoutine dans la nuit du 16 au 17 décembre 1916, sous le règne finissant de Nicolas II, avant de mourir à Paris, à 80 ans, en 1967. Décès annoncé aux actualités à la télévision française. Mais, deux cents ans avant lui, un autre Youssoupov est déjà en France : Boris[3], né à Moscou. Fils du ministre de la Guerre de Pierre le Grand[4], sa mère[5] est la fille d'un noble russe, d'un rang inférieur à celui d'un boyard, sorte d'officier titulaire d'un office dans les pays orthodoxes non grecs. Son patronyme, Youssoupov, *alias* Ioussoupov, voire You Soupov

ou Yusupov *(sic)*, est beaucoup plus célèbre que sa personne. En 1717, à 22 ans, il découvre les rues chaudes du Vieux-Toulon et arpente toujours les quais du port en 1723.

Jeune gentilhomme, Boris Youssoupov est le descendant, paraît-il, d'Ali, l'oncle de Mahomet[6], et des richissimes khans nogaï dont il est l'héritier. Sa famille possède des terres à perte de vue sur les bords de la Caspienne. Elles se comptent en millions d'hectares. Le domaine de son père, le prince Youssoupov, est long de 250 kilomètres. À Moscou, comme à Saint-Pétersbourg, sa famille ne possède ni appartements ni hôtels particuliers, mais des quartiers. Les logements des siens regorgent de tableaux de Rembrandt et d'œuvres d'art, entassés à partir de 1770 dans leur palais saint-pétersbourgeois du 94, quai de la Moïka, une fois celui-ci construit par l'architecte français Vallin de La Mothe. Ces trésors sont aussi répartis dans leur domaine moscovite d'Arkhangelskoye, dans leur villa de Crimée à Koretitz et dans leur domaine de Rajkinoye dans la province de Koursk.

Boris est l'héritier de l'histoire de son pays natal. Jeune homme, il véhicule les prétentions de ses ancêtres qui auraient gouverné l'Égypte, Damas et Antioche. Mahomet serait son arrière-arrière-grand-oncle, un millénaire avant sa naissance moscovite ! Le khan de la Horde nogaï, prince mongol et arrière-petit-fils de Gengis Khan[7], a donné son aïeul à Boris : un guerrier mongol[8], proche de Tamerlan, qui faisait payer de lourds tributs aux Russes en 1408 ! Installé sur la rive nord de la mer Noire, il pose les fondations du khanat de Crimée. Ses quatre arrière-arrière-petits-fils[9] ont donné quatre lignées princières : les princes Koutoumov (issus de Kutum), les princes Youssoupov (issus de Youssouf), les princes Cheïdiakov (issus de Sheidyak) et les princes Ouroussov (issus d'Izmaïl Mourza), tous quatre fils de Mossa Mourza, khan de la Horde nogaï.

Une absence de lignage pérenne

L'ancêtre de Boris est un proche d'Ivan le Terrible. C'est dire le prestige et la richesse de ces familles princières russes qui peuvent être un appui ou un danger pour celui qui gouverne la Russie, car la

haute noblesse constitue dans la Russie des tsars un groupe social riche en terres et en serfs. Les tsars doivent donc, la plupart du temps, soutenir cette haute aristocratie de la terre au détriment des paysans illettrés, d'où l'essor du servage. Les tsars sont plus que familiers avec cette haute noblesse, au point que Catherine II, presque quinquagénaire, mettra dans son lit à Saint-Pétersbourg Ivan Rimski-Korsakov, 23 ans, vite congédié pour avoir été surpris par elle, dans son propre lit, avec la comtesse Praskovja Bruce, 48 ans.

Alors qu'en France, la dynastie régnante forme une vraie lignée qui cherche à mâter les nobles ligueurs (les Guise) ou frondeurs (les princes de Condé, de Conti, les ducs de Beaufort, de Longueville), alors qu'Henri IV fait décapiter le maréchal-duc de Biron et que Richelieu multiplie les exécutions capitales au sein du second ordre (le marquis de Cinq-Mars, le comte de Chalais), en Russie, une dynastie régnante a beaucoup de difficultés à s'implanter. Alors que les Capétiens sont montés sur le trône en 987, les Romanov attendront 1613 pour s'y installer, d'où le mépris de Louis XVIII en 1814, à Paris, envers Alexandre I^{er} ! Le monarque français s'acharnait en effet à passer toutes les portes des Tuileries avant lui, pour bien lui montrer l'ancienneté de sa maison par rapport à la sienne.

Cette absence de lignage pérenne a engendré en Russie un ensemble de luttes familiales qui ont longtemps privé le chef de l'État russe des marques de respect dues à un souverain héréditaire depuis des siècles, pris de génération en génération au sein d'une même maison et dans un ordre bien précis : la primogéniture, avec un sexe bien défini : de mâle en mâle. Par rapport aux souverains français, les chefs de l'État russe donnent l'impression d'une suite désordonnée de détenteurs d'un pouvoir où tous les coups sont permis : apparitions régulières de faux tsars usurpateurs (les premier et second Dimitri et plus tard Pougatchev) ; apparition de fausses filles des souverains précédents (la prétendue fille d'Élisabeth I^{re}) ; enfermement à vie de vrais neveux ou petits-neveux dérangeants (Ivan VI) ; assassinats de tel ou tel tsar (Pierre III) ou de tel ou tel héritier (Ivan VI) ; aveuglement de tel ou tel souverain (Vassili II) dans la tradition byzantine ; rapts, captures, emprisonnements (y compris de femmes)… ne cessent de se succéder, avant

les Romanov, et même tout au long de leur dynastie, en y ajoutant les adultères (nombreux de Catherine II), les liaisons tapageuses (d'Élisabeth I^re^), les débordements sexuels (de Catherine I^re^) et les bâtards couronnés (Paul I^er^).

Ce désordre n'existe ni chez les Capétiens, ni chez les descendants de Guillaume le Conquérant, monté en 1066 sur le trône de Londres occupé aujourd'hui par son descendant direct Charles III. Ce désordre se retrouve bien entendu dans la haute noblesse russe puisque c'est elle qui veut sans cesse arracher le pouvoir à celui qui veut ou prétend le détenir. Ainsi, lorsque la fille de Moussa-Mourza, Söyembikä, devient régente du khanat de Kazan, Ivan le Terrible l'attaque, la capture et l'emprisonne à Moscou !

De père en fils, de « César » au « tsar »

Ivan IV le Terrible n'est pas un Romanov. Il est l'avant-dernier prince de la dynastie des Riourikides connue depuis 862 : une dynastie ruthène devenue moscovite mais d'origine varègue, donc scandinave. Né en 1530, il doit son prénom à son grand-père Ivan III, grand-prince de Vladimir et de Moscou, de 1462 à sa mort – un Ivan III dont le mariage est lourd de conséquences pour toute l'histoire russe. Sa femme, Sophie (*alias* Zoé) Paléologue, est la nièce de Constantin XI, le dernier empereur byzantin, tué lors de la chute de l'empire d'Orient. En outre, l'héritage des Paléologue[10] fait de la Russie l'héritière non d'une mais de deux cultures – celle de l'Occident et celle de l'Orient –, ce qui a incité certains auteurs à prétendre qu'elle incarnait donc « les valeurs universelles », d'où sa volonté sans doute de répandre d'abord l'orthodoxie messianique et plus tard le marxisme-léninisme. Catherine II affichera son désir d'Orient au plus haut niveau, allant jusqu'à appeler le second de ses petits-fils Constantin, frère cadet du futur Alexandre I^er^. Le métropolite de Moscou (archevêque orthodoxe russe) a commencé à saluer Ivan III en tant que « César », d'où le mot de « tsar » définitivement adopté par Ivan IV. Cette prise de Constantinople, tombée sous les assauts des Turcs en 1453, a beaucoup pesé sur la Russie, sans

doute plus que sur l'Occident qui en était géographiquement plus éloignée, d'où la volonté de reconquérir son empire. C'est à partir de ce moment-là que la Russie a commencé à se sentir comme le dernier royaume orthodoxe sur Terre, c'est-à-dire le seul pays détenteur de la véritable religion chrétienne (orthodoxie = vérité).

Ivan III n'est pas un tendre. Il fait emprisonner ses frères jusqu'à ce qu'il ait lui-même assuré sa propre descendance grâce à Sophie, sa seconde femme, épousée en 1472. La première[11] est morte, visiblement empoisonnée, à 25 ans, avant d'avoir pu lui donner un héritier[12]. Outre une dizaine d'enfants, dont Vassili III (père d'Ivan le Terrible), Sophie offre à son mari le blason de l'Empire des Paléologues : le fameux aigle byzantin à deux têtes. C'est Ivan III qui a déclaré l'indépendance de la Russie en déchirant le traité qui soumettait jusqu'alors Moscou à la Horde d'or des Mongols. Son geste a lieu au cours d'une cérémonie célébrée sur les marches de la cathédrale dite de l'Assomption (chez les catholiques) et de la Dormition (chez les orthodoxes), belle église aux coupoles d'or toutes neuves, puisque construite en quatre ans (1475-1479) au cœur du Kremlin par l'architecte Aristotile Fioravanti, arrivé de Bologne, l'un des acteurs majeurs de la Renaissance auprès de Cosme de Médicis, pendant presque dix ans (1458-1467), preuve de l'ancienneté de l'ouverture du monde russe vers l'Occident. Une cathédrale neuve certes, mais érigée sur les ruines d'une petite église élevée en 1330 par Ivan I^er^ pour marquer l'accession de Moscou au statut de siège de l'Église orthodoxe russe.

La Horde d'or est une sorte de monarchie élective, puis héréditaire, qui constitue un véritable Empire turco-mongol placé sous l'autorité des descendants de Gengis Khan. Elle contrôle les steppes russes aux XIII^e^-XIV^e^ siècles, soit 6 millions de kilomètres carrés et 8 millions d'habitants. Libéré de ces « Tatars de l'Ouest », Ivan III a accompli ce geste au sein de cette première église de Moscou bâtie en pierres, la plus ancienne et la plus importante du Kremlin. Les tsars s'y feront dorénavant couronner et ils s'y marieront. C'est aussi dans ses murs que les patriarches orthodoxes de Moscou, chefs de l'Église russe, se feront élire, puis inhumer. La cathédrale est donc à la fois symbole religieux et politique, ici comme ailleurs : l'empereur

du Saint Empire romain germanique est alors le deuxième personnage de la chrétienté d'Occident après le pape ; les Valois, puis les Bourbons sont appelés les Rois Très-Chrétiens, et les souverains espagnols, les Rois Catholiques, dans la tradition de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, grands-parents de Charles Quint. Toutefois, Vassili III, le père d'Ivan le Terrible, ouvre au XVI^e^ siècle la série des divorces royaux. Grand-prince de Moscou de la dynastie des Riourikides, ulcéré de ce que son épouse et cousine ne lui donne pas d'enfants, il divorce après vingt ans de mariage, moins de dix ans avant que Henri VIII ne répudie Catherine d'Aragon. Mais à Moscou, Vassili obtient l'accord du métropolite Daniel et des boyards, à l'exception de certaines autorités religieuses[13] à l'instar de ce que fera Clément VII, farouchement opposé à l'annulation du mariage d'Henri VIII, en 1534 dont le comportement est identique à celui de Vassili : répudiation, malgré les liens réputés sacrés et indissolubles du mariage, et nouvelle union dans la foulée. Dans cette partition à trois, le catholicisme, l'orthodoxie et le sexe, il faut bien voir que c'est le désir du corps qui l'a emporté sur la quiétude de l'âme. Ce désir transforme Anne Boleyn en reine d'Angleterre et la jeune princesse lituanienne Hélène Glinskaïa, en première tsarine. Anne meurt décapitée en 1536, à 35 ans, Hélène est empoisonnée en 1538, à 28 ans. La barbarie ne semble pas être l'apanage de la Russie.

Ivan IV a été baptisé à 75 kilomètres de Moscou, au monastère orthodoxe de la Trinité-Saint-Serge, saint patron de la Russie, l'un des saints thaumaturges les plus populaires de la Russie médiévale. La Russie y abrite une école de miniaturistes et de copistes. En 1559, Ivan le Terrible dote le site d'une cathédrale de l'Assomption, coiffée de cinq dômes, l'un doré, les autres d'un bleu parsemé d'étoiles d'or. Ivan IV débute ses cinquante et une années de règne en 1533, à l'âge de 3 ans, sous la régence de sa mère, entourée d'un conseil de régence de vingt boyards et de l'amant de celle-ci – il l'était déjà du vivant de Vassili III[14]. Ceci restera une constante dans l'histoire des tsarines : mariées (Catherine I^re^, Catherine II), veuve (Hélène Glinskaïa) ou célibataire (Élisabeth I^re^), toutes auront un nombre impressionnant de partenaires sexuels appelés parfois à les seconder sur les plans militaire et politique, mais pas toujours.

Par crainte des deux frères de son époux défunt, la régente, fille d'un prince lituanien[15], commence par favoriser son oncle Michel Glinski, ancien maréchal de Lituanie, emprisonné treize ans par Vassili… alors qu'il était venu l'aider à lutter contre les Tatars et à s'emparer de Smolensk et de plusieurs places polonaises… Vassili ayant sur son lit de mort transféré ses pouvoirs à sa femme, Ivan IV grandit à l'ombre de ce grand-oncle et d'un autre protecteur[16] vite contestés par une foule de rivaux. Un frère de Vassili est incarcéré dès 1533[17]. L'oncle de la régente est lui-même réincarcéré par sa nièce en 1534 et meurt dans sa geôle au bout de deux mois. L'autre frère de Vassili[18] est incarcéré en 1537, alors que son frère vient de mourir de faim dans sa prison en 1536. Privé de nourriture lui aussi, il décède pareillement dans son cachot peu après lui. Ivan IV grandit au milieu de ces « rois maudits ». Déjà son arrière-grand-père Vassili II a eu les yeux crevés à 31 ans par un usurpateur. L'aveuglement des rivaux est une tradition orientale.

Ivan IV, des stigmates de l'enfance aux marches du pouvoir

Si « l'on ne guérit jamais de l'enfance », le premier tsar pouvait-il guérir de la sienne ? Le coup de grâce intervient en 1538 lorsque Ivan IV, âgé de 7 ans et demi, perd brutalement sa mère, sans doute empoisonnée à 28 ans.

Adulte, Ivan IV se confiera par écrit à son cousin le prince Kourbski[19], son homme de confiance, le commandant de ses troupes sur le front de Livonie mais aussi contre les Tatars. Sa franchise est émouvante : « Je connais les pauvres. Je connais ça ! J'ai vu la haine. » Avec son frère cadet Youri, ils ont été élevés, dit-il, « dans la honte et la misère ». Honte d'être issu d'une mère criminelle multirécidiviste. Misère, liée à l'obligation d'être un enfant caché par crainte du poison ou du poignard. Avec Youri, ils ont été élevés « comme les enfants des pauvres, dit-il, ou de la plus petite valetaille. On n'avait parfois pas de vêtement propre. Tout était troué, vieux et sale. Parfois, on avait faim, très faim ». Cette

dureté initiale engendre souvent d'immenses personnalités : en témoignent Louis XIII qui découvrit à 9 ans son père transporté en sang dans la cour du Louvre ; ou Christine de Suède[20], apprenant à 6 ans la mort au combat du roi son père. Alors que l'on veille au psychisme de nos adolescents, la violence des Temps Anciens ne pouvait qu'engendrer des déséquilibres profonds. Enfant, Ivan se venge de ses propres souffrances en torturant les animaux. Un exutoire avec ses sautes d'humeur, fréquentes et violentes chez cet orphelin souvent déprimé. Son intelligence pointue semble altérée à vie par une fragilité psychologique semblable à celle d'un Charles IX de Valois épouvanté par sa mère qui se faisait prédire l'avenir par ses devins et astrologues sur la tête coupée d'un enfant juif[21].

Autodidacte par nécessité (afin de tenter de survivre malgré les autres), réfugié dans la dévotion perçue par lui comme une consolation, Ivan IV s'impose vite comme un bon soldat de 1,80 mètre, conscient de la supériorité de sa naissance, porteuse d'autorité. À 16 ans, il fait exécuter cinquante de ses arquebusiers de Novgorod qui trouvent trop dur le régime militaire imposé. Mais au lieu d'accabler aujourd'hui nombre de grands personnages du passé de qualificatifs souvent désobligeants (déséquilibrés, pervers, psychopathes), nous ferions bien mieux d'étudier leur enfance et d'aller rechercher dans ses souffrances les ressorts de leurs comportements une fois devenus adultes.

Toutefois, Ivan IV a eu une grande chance, celle d'avoir eu pour grand-père Ivan III qui a libéré Moscou des Mongols et a permis la lente unification de la Russie. Il a eu de surcroît le bonheur de naître une quinzaine d'années après la mort du dernier souverain de la Horde d'or[22]. Il va donc pouvoir réunir, au fur et à mesure de son règne, les débris de ses territoires disloqués, les khanats de Kazan, d'Astrakhan, de Crimée et de Sibir, à l'ouest de la Crimée où nomadise la horde nogaï, entre l'Irtych et la Volga, celle qui donne les ancêtres de Boris Youssoupov.

À 17 ans, c'est dans la cathédrale de la Dormition à Moscou qu'Ivan est proclamé « Ivan IV, *Tsar* de toutes les Russies », c'est-à-dire « César » (*czar*, *tsar*) dans la tradition des empereurs romains, païens occidentaux, mais aussi dans celle des basileus, chrétiens